

La leçon des choses : Robinson ou la répétition

Pascal Durand

Volume 35, Number 1, Spring 1999

Robinson, la robinsonnade et le monde des choses

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/036122ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/036122ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Durand, P. (1999). La leçon des choses : Robinson ou la répétition. *Études françaises*, 35(1), 7–23. <https://doi.org/10.7202/036122ar>

Article abstract

One might consider that Robinson Crusoe is too well known to be really read again, and too often shortened by its numerous rewritings. Defoe's novel gets however most of its meaning from what Rousseau called its "fatras" [hotchpotch]. Ritual gestures, labours and buildings, moanings and prayers turn the novel into a repetitive text, in which a calculation-minded hero sees every object within his environment from a bookkeeping point of view. The lesson taught by the things is faked: the very sense of utility carried by them obviously conceal that they lead to confirm commercial values.

La leçon des choses : Robinson ou la répétition

PASCAL DURAND

La robinsonnade serait ce genre de fables qu'aime à se raconter l'économie politique. « L'économie politique, note ainsi Marx, aime les robinsonades [*sic*]. » Et d'inviter, sans attendre, à « [visiter] Robinson dans son île » :

Modeste, comme il l'est naturellement, il n'en a pas moins divers besoins à satisfaire, et il lui faut exécuter des travaux utiles de genre différent, fabriquer des meubles, par exemple, se faire des outils, apprivoiser des animaux, pêcher, chasser, etc. De ses prières et autres bagatelles semblables nous n'avons rien à dire, puisque notre Robinson y trouve son plaisir et considère une activité de cette espèce comme une distraction fortifiante. Malgré la variété de ses fonctions productives, il sait qu'elles ne sont que les formes diverses par lesquelles s'affirme le même Robinson, c'est-à-dire tout simplement des modes divers de travail humain. La nécessité même le force à partager son temps entre ses occupations différentes. Que l'une prenne plus, l'autre moins de place dans l'ensemble de ses travaux, cela dépend de la plus ou moins grande difficulté qu'il a à vaincre pour obtenir l'effet utile qu'il a en vue. L'expérience lui apprend cela, et notre homme qui a sauvé du naufrage montre, grand livre, plume et encre, ne tarde pas, en bon Anglais qu'il est, à mettre en note tous ses actes quotidiens. Son inventaire contient le détail des objets utiles qu'il possède, des différents modes de travail exigés par leur production, et enfin du temps de travail que lui coûtent en moyenne des quantités déterminées de ces différents produits. Tous les rapports entre Robinson et les choses qui forment la richesse qu'il s'est créée lui-même sont tellement simples et transparents que M. Baudrillard lui-même pourrait les comprendre sans une trop

grande tension d'esprit. Et cependant toutes les déterminations essentielles de la valeur y sont contenues.

Sa visite à « l'île lumineuse de Robinson » (par opposition au « sombre Moyen Âge européen » où il nous transporte ensuite¹), Marx l'effectue au livre premier du *Capital*, dans le chapitre IV, réservé au « caractère fétiche de la marchandise » et à son « secret ». Commentant cette page, Baudrillard (avec un *d*) tiendra que Marx y donne dans le même panneau que Ricardo : « Marx, écrit-il, aurait dû se méfier de Robinson. En opposant le "mysticisme" obscur de la valeur marchande à la simplicité et à la transparence des rapports de Robinson à sa richesse, il est tombé dans un piège². » À mieux y regarder en effet, poursuit-il, « il n'y a rien de clair ni de naturel dans le fait de "transformer la nature selon ses besoins", de "se rendre utile" et de rendre les choses utiles³ ». Baudrillard aurait peut-être dû lui-même y regarder à deux fois. Il n'est pas sûr que Marx se laisse prendre au piège. Car la page que son commentateur incrimine baigne dans la même ironie, ici dirigée contre les économistes amateurs de robinsonnades, qui imprègne tout le chapitre où elle figure, chapitre apparemment austère où pourtant la théorie de la valeur s'élabore à partir d'une allégorie cocasse, celle de cette fameuse table où le bois reste présent à la forme utile qu'il a prise dans l'atelier de l'ébéniste mais qui, « dès qu'elle se présente comme marchandise », « se dresse, pour ainsi dire, sur sa tête de bois en face des autres marchandises et se livre à des caprices plus bizarres que si elle se mettait à danser⁴ ». Ne tranchons pas : Marx et Baudrillard ont au moins en partage, réfléchissant sur le rapport de Robinson aux choses, de faire l'économie du roman. Ni chez l'un ni chez l'autre, Defoe n'est présent, tout se passant comme si, chez eux comme chez tant d'autres, la robinsonnade avait effacé le texte du *Robinson Crusoé*.

Opaque ou lumineuse, retournons donc à l'île de Robinson en compagnie, cette fois, de Daniel Defoe.

Ce retour-là est d'autant plus utile que le succès du roman lui a joué un mauvais tour. On croit l'avoir lu (c'est la rançon du mythe, non seulement d'excéder sa propre origine, mais de l'éclipser à moindres frais) ou bien, ce qui revient à peu de chose près au même, on le lit en raccourci dans ses produits dérivés, réductions pour la jeunesse (effet Rousseau aidant : « ce

1. Karl Marx, *Le Capital*, I, i, iv (trad. Joseph Roy revue par M. Rubel), dans *Œuvres. Économie I*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1965, p. 610-611.

2. Jean Baudrillard, « Au-delà de la valeur d'usage », dans *Pour une critique de l'économie politique du signe*, Paris, Gallimard, « Les Essais », 1972, p. 169.

3. *Ibid.*, p. 172.

4. Karl Marx, *op. cit.*, p. 605.

roman, débarrassé de tout son fatras, commençant au naufrage de Robinson près de son île, et finissant à l'arrivée du vaisseau qui vient l'en tirer, sera tout à la fois l'amusement et l'instruction d'Émile⁵) ou adaptations modernes à différentes sensibilités pour différents publics (de Johann David Wyss⁶ aux deux Michel Tournier⁷, en passant par Jules Verne, Gustave Le Rouge⁸ ou William Golding). Le roman lui-même n'est disponible, dans les éditions de poche courantes, qu'amputé de sa seconde moitié : passe à la trappe tout ce qui suit le départ de l'île : arrivée en Angleterre (« *where I was as perfect a stranger to all the world as if I had never been known there*⁹ ») puis rembarquement pour d'autres désastres. Quant au reste, constitué en récit bouclé, la mémoire collective, sujette comme l'autre à touts, souvenirs-écrans et scotomisations diverses, se charge d'y opérer coupes et sutures — sinon même, le cas échéant, quelques ajouts¹⁰.

5. Jean-Jacques Rousseau, *Émile ou De L'éducation*, dans *Œuvres complètes*, tome III, Paris, Seuil, « L'Intégrale », 1971, p. 131. Rousseau évoquera encore Robinson, « souverain » de son île comme Adam le fut « du monde [...] tant qu'il en fut le seul habitant », dans *Du contrat social* (livre I, chap. II, *Œuvres complètes*, tome II, éd. citée, 1971, p. 519).

6. Jacques Dubois traite ici même de « ce tout premier dérivé du roman fondateur » (voir, dans le présent dossier, « Du roman au mythe : un Robinson hédoniste et helvète »). Dans sa conférence sur Daniel Defoe, Joyce fait toutefois mention d'une première réécriture (mais satirique) du roman « par un humoriste londonien », sous le titre *La Vie et les Aventures singulières et surprenantes d'un certain Daniel Defoe, marchand de laine, qui vécut seul et solitaire sur l'île déserte de Grande-Bretagne* (« Réalisme et idéalisme dans la littérature anglaise », *Œuvres*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1982, p. 1067). Rappelons, par ailleurs, que *Robinson Crusoe* tient lui-même de la réécriture, en tant qu'adaptation romanesque de l'expérience du marin écossais Alexander Selkirk et en tant que compilation de nombreux témoignages de navigateurs, tels que Knox, Dampier, Woodes Rogers ou encore Edward Cooke (voir, sur ce point, l'introduction de Serge Soupel à l'édition Garnier-Flammarion du roman, 1989, p. 16-18). L'intertexte dans lequel est pris le roman de Defoe devrait également, fait jamais relevé à ma connaissance, comporter le grand poème de Luis de Góngora, *Soleidades* (vers 1613), récit lyrique des errances et des hallucinations d'un naufragé sur une île déserte (*Les Solitudes*, Paris, Seghers, 1964, p. 155-185).

7. On sait en effet que Michel Tournier a donné deux versions de sa réécriture du roman, l'une pour les adultes, *Vendredi ou les Limbes du Pacifique* (Paris, Gallimard, 1967), l'autre pour la jeunesse, *Vendredi ou la Vie sauvage* (Paris, Flammarion, 1971, réédité l'année suivante chez Gallimard, « Folio Junior »).

8. Voir la deuxième partie de *La Princesse des airs* (1902), intitulée « Les Robinsons de l'Himalaya » (Paris, UGE, 1972, p. 165-318).

9. Daniel Defoe, *Robinson Crusoe*, Londres et Glasgow, Collins, 1953, p. 225. L'édition « Babel » s'arrête à la phrase précédente. Restent encore, dans le texte intégral anglais, 241 pages et plus de dix ans d'équipées. L'édition Garnier-Flammarion s'arrête, elle, à la fin de la première partie des aventures de Robinson, soit à la page 247 de l'édition anglaise qui en compte 466.

10. Sans doute n'est-ce pas, apparemment, un cas unique dans l'histoire de la littérature, où d'autres romans, pareillement télescopiques, connaîtront le même traitement : voir *Moby Dick* ou *Don Quichotte*, ou encore *À la recherche du temps perdu*, réduit scolairement à *Un amour de Swann*. Mais dans ces cas,

Passent alors d'ordinaire à la trappe, en amont du récit central, les premières pérégrinations du jeune Robinson, son premier naufrage, sa mise en esclavage à Sallé, sa rencontre avec Xury, leur évasion par la mer, la plantation au Brésil et, en aval, le sauvetage du père de Vendredi et du prisonnier espagnol, l'aide apportée au capitaine des mutins, l'abandon sur l'île des derniers récalcitrants promis à la potence. Portons encore au compte des retranchements habituels tout ce qui, dans ce roman, tient du ressassement ou du prêchi-prêcha, et voici ce « digest » que nous tenons, aujourd'hui, pour les *Aventures surprenantes de Robinson Crusoé de York, navigateur* : l'histoire d'un naufragé luttant pour sa survie sur une île déserte, sauvant après bien des années de solitude la vie d'un cannibale et entreprenant de faire son éducation. Froide épure, copie certifiée difforme, bonne pour toute robinsonnade.

Une expérience rapportée par Umberto Eco pourrait ici servir de leçon. Ayant entrepris à la demande d'un éditeur italien de traduire à l'économie *Le Comte de Monte-Cristo*, en rabotant les lenteurs, les banalités, les redites dont Dumas et Maquet ont truffé leur roman, il fut amené à « capituler » : « je me suis demandé, dit-il, si les formes ampoulées, les platitudes et les redondances ne faisaient pas partie de la machine narrative ¹¹ ». Et de fait, ce roman si « mal écrit », au style plein de grumeaux, n'en raconte pas moins l'une des histoires les plus passionnantes — et donc l'une des mieux ficelées — que le XIX^e siècle ait données à la littérature, où le plaisir de la fiction ne se confond pas nécessairement avec le plaisir du texte (quoi de plus assommant, à l'inverse, que le *Grand Meaulnes*, malgré son style soutenu ?). Il en va à peu près de même avec notre roman : pas des mieux écrits au fond, bavard, radoteur, mais diablement efficace. Et si, par hypothèse, tout le « fatras » dont Defoe l'a encombré sans l'y empêtrer contribuait lui aussi, comme les redondances chez Dumas, à sa « fonction fabulatrice ¹² » au point d'intéresser, au-delà, son fonctionnement symbolique ?

Contrairement aux apparences, en effet, Robinson Crusoé n'est pas un roman de la durée, celle des « vingt-huit ans deux mois et dix-neuf jours ¹³ » de captivité dans l'île : c'est un

le texte complet insiste dans ses fragments, les hante comme une mauvaise conscience. Rien de semblable avec le roman de Defoe, dont chacun s'accorde fort bien de ne lire que la moitié.

11. Umberto Eco, « Éloge de Monte-Cristo », dans *Du Superman au Super-homme*, Paris, Grasset, « Biblio Essais », 1993, p. 81.

12. *Ibid.*, p. 88.

13. Daniel Defoe, *Robinson Crusoé*, Bruxelles, Labor, « Babel », 1995, p. 408. Par la suite, toutes les références entre parenthèses dans le texte renvoient à cette édition (RC).

roman de la répétition¹⁴. Répétition des travaux et des jours, des semailles et des moissons. Répétition en alternance des phases d'abattement et de ténacité, de confiance et d'inquiétude, des accès de doute et des sursauts de piété. Répétition aussi de scènes ou de situations types. Robinson fait deux fois naufrage (compte non tenu, entre-temps, de l'arraisonnement d'un deuxième navire par les Maures), d'abord au large de Yarmouth (RC, 18-23), ensuite aux abords de ce qui deviendra « son » île. Deux fois Robinson met à profit un bateau naufragé, faisant à chaque coup le compte systématique des objets qu'il y récupère (dont, deux fois, un chien) et, à la première occurrence, celui de ses allées et venues de la rive à l'épave (pas moins de douze voyages) (RC, 76-89 et 278-284). Deux fois Robinson prend sous son aile protectrice et sous sa coupe un jeune indigène qu'il arrache à son sort (Xury l'esclave, Maure libéré des Maures, annonce Vendredi l'élève, cannibale sauvé des cannibales). Répétition, enfin, affectant aussi bien l'organisation de l'espace (plusieurs caches, plusieurs résidences, plusieurs clôtures imbriquées) que l'organisation même du récit, où se multiplient non seulement les redites (souvent marquées comme telles : « c'est ce qui fit que cette pensée me consterna si fort, lorsqu'il vint à éclairer et à tonner, comme je l'ai dit plus haut » (RC, 98) ; « j'ai dit que j'avais trouvé des plumes de l'encre et du papier » (RC, 100) ; « j'ai déjà décrit mon habitation ou ma tente¹⁵ », etc.), mais également divers faits d'anticipation et d'enchâssement en gigogne. Vendredi fait d'abord son apparition dans le récit d'un rêve prémonitoire (RC, 291-292), auquel sera ensuite rapporté l'événement effectif (« je crus alors qu'une partie de mon rêve allait se vérifier » [RC, 296]). Au Brésil, Robinson dit « [qu'il se disait] souvent [qu'il vivait]

14. Swift l'a bien senti, qui trimbalera son Gulliver de naufrage en naufrage et d'île en île. À plus d'un égard en effet, les *Voyages de Gulliver* sont une parodie du *Robinson Crusé*, procédant par hyperbole (comme dans le cas de la répétition, portée à sa limite) et par inversion de certaines données narratives ou idéologiques. Une page du roman de Swift, dans l'épisode du voyage à Laputa, propose même un véritable pastiche du roman de Defoe : « Je passai la nuit dans la grotte où j'avais mis mes provisions [...]. Je voyais combien mon sort était désolé sur cet îlot misérable et à quelle triste fin j'étais condamné [...]. » (*Œuvres*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1965, p. 166-167.)

15. RC, 104. On notera que même lorsque Robinson annonce qu'il épargnera au lecteur une inutile répétition, c'est pour aussitôt manquer à la promesse qu'il vient de faire (l'ancienne rhétorique appelait cela « préterition » ou « prétermission ») : « Cette clôture ayant déjà été décrite, j'ometts à dessein dans ce Journal ce que j'en ai dit plus haut [...] : elle décrivait un demi-cercle à partir d'un point du rocher jusqu'à un second point éloigné du premier d'environ huit verges et, dans le fond, juste au centre, se trouvait la porte de ma grotte. » (RC, 118) ; « Il n'est pas besoin de répéter ici les arguments qui venaient plaider contre ce bon sentiment : ce sont les mêmes que ceux dont il a déjà été fait mention [arguments qu'il récapitule ensuite]. » (RC, 292.)

comme un naufragé jeté sur quelque île déserte et entièrement livré à lui-même » (*RC*, 57). Le dédoublement de l'instance nar-ratrice fait, d'autre part, que le journal raconte, en plus d'un point, ce que le récit qui l'encadre a déjà raconté, Robison prévenant lui-même son lecteur que « [ce journal] comporte la répétition de tous les détails précédents¹⁶ » (ainsi aurons-nous droit deux fois à la relation de la découverte de l'épave et de son exploitation, de l'orage qui fait craindre à Robison l'explosion de son stock de poudre, de sa fabrication de divers outils, du tremblement de terre et du glissement de terrain qui s'ensuit, des allers et retours à la carcasse du navire disloqué, etc.). Le récit de ses aventures et de sa vie sur l'île, enfin, Robison l'administre à plusieurs reprises au sein de son récit : à lui-même (« Je me présentai toute l'histoire de ma vie en miniature » [*RC*, 287]), à Vendredi (« je lui fis le récit de mes aventures ou de celles qui se rattachaient à ma vie dans l'île » [*RC*, 324]), au capitaine débarqué par les mutins (« [je] lui con-tai mon histoire entière, [et] comme mon histoire est un tissu de prodiges, elle fit sur lui une profonde impression » [*RC*, 378]), aux mutins abandonnés dans l'île (« je leur dis que je voulais les initier à l'histoire de mon existence en cette île [...]. Conséquemment, je leur fis tout l'historique du lieu et de ma venue en ce lieu » [*RC*, 406]).

Distinguons histoire et récit : d'un côté, récurrence des mêmes aventures et des mêmes situations, dédoublement des constructions et des lieux de résidence ; de l'autre, redondances, redites, récursions ou anticipations diverses. Égale de part et d'autre, la répétitivité n'y remplit pas le même office. Dans le récit des aventures de Robison, elle peut être portée au compte d'une rhétorique de la solitude voulant que la narration rétrospective soit elle-même contaminée par la verbigération du naufragé (dont elle rapporte l'expérience autant que les monologues successifs qui prennent celle-ci pour objet). Dans l'histoire de Robison, elle vaut tantôt comme signe du destin funeste ou favorable qui s'abat sur lui (un naufrage en annonce un autre, les ressources tirées d'une épave en préfigurent d'autres), tantôt comme marque itérative, obstinée, de la maîtrise qu'il prend sur son environnement. Mieux que le cycle des saisons, qui gouverne ses activités les plus vitales en exprimant l'ordre supérieur de la Nature, la réitération des gestes et des pratiques, comme la division et la répartition des durées (horaire, calendrier, relevés des rythmes climatiques), inscrivent dans l'existence du naufragé, au-delà de sa simple survie, une régula-

16. *RC*, 107. En toute logique (diégétique), c'est plutôt le récit-cadre qui répète ce que le naufragé avait noté dans le Journal qui lui servira d'aide-mémoire.

rité proprement culturelle qui tient à la fois d'une confortable ritualisation de la vie quotidienne et d'une prudente domestication de l'espace et du temps. L'histoire de Robinson est celle de l'homme même, en tant qu'il affirme et maintient sa propre humanité contre les forces accablantes de la nature, et celle d'un homme qui à force d'industrie restaure solitairement, en milieu sauvage, les normes de sa société d'appartenance. Du coup, cette histoire est celle aussi d'un système d'attente patiemment mis en place, d'une prévisibilité conquise sur le sort, en un mot : d'un code, considéré comme horizon de récurrences.

Ce qui peut être routine ou manie dans la vie sociale est sécurité pour qui a été « retranché de l'humanité » (*RC*, 23). C'est par une prudence élémentaire que Robinson entoure ses palissades d'autres palissades, répartit sa poudre en plusieurs lots, ménage à son bétail plusieurs pacages, double son « château » et « forteresse » d'une « maison de campagne ». C'est en bon capitaliste, mais longtemps obligé dans sa solitude à ne diviser que son travail individuel et à ne mobiliser, en fait de forces productives, que sa seule énergie et les compétences dont il se dote sur le tas, qu'il compartimente ses journées, y répartit ses besognes et tire le maximum des durées qu'il leur réserve. C'est par un éthos puritain qu'il s'astreint quotidiennement à la lecture des Écritures et qu'il lie son salut au profit qu'il saura tirer du sort misérable qui lui est fait. Mais tout cela, duplication et cloisonnement des espaces, réglage du temps et attribution des durées, ritualisation des pratiques de méditation et de lecture, quadrillage également de l'île par des promenades de surveillance, a pour enjeu — non pour signification, nous le verrons — de conjurer hasard et désordre, de prévenir l'imprédictible événement. Et c'est bien d'ailleurs ce système d'attente qui donnera à l'empreinte de pied unique découverte au bord de la plage sa force terrifiante et son pouvoir de hantise : « Il advint qu'un jour, vers midi, comme j'allais à ma pirogue, je fus excessivement surpris en découvrant le vestige humain d'un pied nu parfaitement empreint sur le sable. Je m'arrêtai court, comme frappé de la foudre, ou comme si j'eusse entrevu un fantôme. » C'est là que la surprise, fortement frappée d'improbabilité, survient avec le plus de force. Information maximale, foudroyante. Rien d'étonnant dès lors si cette empreinte va pour un temps — deux années — menacer d'entropie tout l'égosystème d'un Robinson « horriblement épouvanté », en proie à « d'étranges et absurdes bizarreries » (*RC*, 230-231), pris de « transes », en oubliant même « [ses] soins religieux » (*RC*, 243). De là aussi, autre tempête sous un crâne, équivalent mental des « vicissitudes de la vie humaine » (*RC*, 234) dont il ne cesse de s'entretenir, les délibérations contradictoires dans lesquelles il se trouve plongé pendant « des

heures, des jours [et même] des semaines et des mois» (RC, 235), alternativement porté à minimiser et à exagérer les risques qu'il encourt, à lire un signe diabolique ou un avertissement divin dans cette trace improbable qui est venue rompre la chaîne finie des certitudes dont il s'était entouré. De là, surtout, lorsque le doute n'est plus permis touchant à la réalité de sa découverte, les «absurdes résolutions» qu'il imagine de prendre, comme de «jeter à bas [ses] clôtures, de rendre à la vie sauvage des bois [son] bétail apprivoisé», de «bouleverser [ses] deux champs de blé», ou encore de «démolir [sa] tonnelle et [sa] tente afin [que l'ennemi] ne pût trouver nul vestige de [son] habitation qui l'eût excité à pousser ses recherches, dans l'espoir de rencontrer les habitants de l'île (RC, 238)», bref de rendre au chaos le petit univers bien ordonné qu'il avait su en tirer.

Reportons-nous en amont de cette découverte stupéfiante (qui d'ailleurs va engendrer un autre système d'attente, où le sauvage sauvé des cannibales prendra place, bientôt suivi, comme par accroissement des effets de redondance, du père de Vendredi et du prisonnier espagnol, puis de tout un équipage). Topos dix-huitiémiste¹⁷, l'île remplit chez Defoe deux fonctions contradictoires, qui intéressent et stimulent l'habitus robinsonien. D'une part, elle emprisonne, de l'autre, elle protège et répond aux compulsions organisatrices. Son rivage dessine les contours dentelés d'un monde clos. En deçà, un espace potentiellement saturable à explorer, à quadriller, à exploiter, et dont les ressources se prêtent à l'énumération comme au classement (l'île de Robinson, comme tant d'autres au XVIII^e siècle, sous-tend un projet encyclopédique). Au-delà, un espace indifférenciable, mais parcouru de forces et de courants redoutés, d'où peuvent venir aussi bien la délivrance que la mort. L'île de Robinson telle qu'il se la représente — appelons-la son encyclopédile — s'incurve vers l'intérieur, se replie vers les terres et leurs profondeurs protectrices (ainsi de la caverne où il entrepose ses biens les plus précieux et les plus précaires). En cela, Defoe est bien comptable de cet imaginaire du rivage dont l'historien Alain Corbin a décrit l'inflexion, passant après 1750 de la répulsion à l'égard des «grèves désertes et lugubres», battues par des flots lourds de menace, à une fascination devant cette image d'infini et de salubre beauté que l'océan donne en spectacle¹⁸. Robinson cueille, cultive, élève. On ne le

17. On la retrouve chez Swift, chez Bernardin de Saint-Pierre et, par métaphore, dans le château de Silling où s'enferment hermétiquement avec leurs victimes les libertins des *Cent vingt journées de Sodome*.

18. Voir Alain Corbin, *Les Territoires du vide. L'Occident et le désir du rivage (1750-1840)*, Paris, Flammarion, «Champs», 1990. Sur Robinson Crusoe, voir p. 26-27.

voit guère pêcher¹⁹, encore moins ramasser coquillages ou crustacés; et au lendemain du naufrage, il trompe sa faim en mâchant du tabac (*RC*, 74). Aberration trop forte pour n'être pas significative. Ce navigateur invétéré est un terrien que la mer épouvante, par son opacité, ses accalmies trompeuses ou ses violences, comme dans ses produits, qu'il ne consomme qu'avec méfiance (*RC*, 130). La plage, où l'empreinte apparaîtra, n'est pas ici, n'est pas encore, une aire de promenade, encore moins de baignade, pas même un poste d'observation, mais d'abord un *no man's land*, lieu d'« échouages hideux », comme dira Rimbaud, puis un *no gentleman's land*, zone des égorgements cannibales et des accostages de mutinerie : bande étroite, fragile, séparant d'abord la culture (l'île gouvernée) et la nature (l'ingouvernable océan), ensuite la civilisation et la sauvagerie, avant de figurer, dans la rêverie anthropologique de Robinson, la relativité des rites et des coutumes²⁰. Ainsi encerclé, l'espace habité par le héros se tasse sur lui-même, acquiert l'étanchéité d'un « district » propice à la séquestration (*RC*, 247), la solidité et la densité d'un matériau travaillable.

Répéter, chez Robinson, ce n'est pas seulement multiplier les actes rituels, les installations semblables ou les dispositifs de sécurité; c'est aussi réduire à commune mesure les « objets » divers (au sens le plus large) qui entrent dans son champ d'expérience. La répétition suppose un principe d'équivalence, qu'une propriété ou du moins un trait commun soit dégagé de ces « objets », s'il ne leur est pas affecté, qui les rende homologues les uns aux autres et permutable. Quelle est ici cette commune mesure? La mesure elle-même, plus exactement la calculabilité qui, de tout « objet » — possession, construction, prière, pensée, émotion, affect —, fait une chose ajustable et ajoutable à d'autres choses. Robinson n'est pas que l'homme industriel qui construit, qui cultive, qui domestique. Robinson est aussi l'homme, méticuleux jusqu'à l'obsession, qui enregistre, qui classe, qui énumère, qui additionne. « Tant

19. Il ne pêche en réalité que dans les treize premiers jours durant lesquels il s'affaire à exploiter la carcasse du navire échoué. Le poisson sort de son alimentation dès qu'il prend possession de l'île et passe au stade de la chasse, de la culture et de l'élevage. Le seul animal marin régulièrement consommé par Robinson et Vendredi est la tortue, dont la chair et les œufs font leurs délices. Mais il s'agit là d'un animal partiellement terrestre qu'ils capturent sur le rivage.

20. Voir notamment *RC*, 253-257. « De ces réflexions il s'ensuivit nécessairement que j'étais injuste, et que ces peuples n'étaient pas plus meurtriers dans le sens que je les avais d'abord condamnés en mon esprit, que ces chrétiens qui souvent mettent à mort les prisonniers faits dans les combats » (p. 254). Lorsque l'île gouvernée se peuplera de sujets soumis à sa totale « domination », Robinson n'en accordera pas moins, par conséquent, « la liberté de conscience dans toute l'étendue de [ses] États » (*RC*, 354).

que mon encre dura, dit-il, je tins un compte exact de toutes choses » (*RC*, 101). Et il est vrai que son *log-book* tient davantage du livre de comptes que du journal intime. Il s'agit moins pour lui de s'y entretenir de la situation dans laquelle il se trouve que d'y tenir le registre comptable des initiatives qu'il prend et des événements dont il est l'acteur ou le témoin.

Ainsi des douze voyages successifs, racontés par le menu dans le récit-cadre, au cours desquels il récupère sur l'épave denrées, matériaux, outils, armes pour les entreposer dans sa « grotte », « assez spacieuse pour [lui] servir d'entrepôt, de magasin, de cuisine, de salle à manger et de cellier » (*RC*, 115). Voyage 1 : biscuits, rhum, bordages, planches, pain, riz, fromages de Hollande, pièces de viande séchée, blé, liqueurs diverses, hardes, coffres, boîte à outils. Voyage 2 : sacs de pointes et de clous, tarière, haches, leviers, barils de balles, mousquets, fusil de chasse, poudre, sac de cendrée, rouleau de feuilles de plomb. Voyages 3-5 : agrès, cordages, fil à voile, toile de réserve, voiles, baril de poudre mouillée. Voyage 6 : barrique de biscuits, barils d'alcools, caisse de sucre, baril de fleur de farine. Voyages 7-11 : câbles, ausière, fermentations, vergue de civadière et vergue d'artimon. Voyage 12 : rasoirs, ciseaux, couteaux et fourchettes, monnaies de différentes espèces. Le naufragé ratisse en naufrageur le bâtiment des mâts aux soutes, le détaille par fragments (de câbles, de toiles, de bois), n'en laisse qu'une ossature rongée jusqu'à l'os, et que l'ouragan, charpentier terrifiant mais efficace, se chargera de débiter en pièces recyclables²¹. Notons au passage que ce travail de récupération, Robinson l'effectue non pas seulement par nécessité, afin d'assurer sa survie, mais comme un « devoir » (« je pensais que tant que le navire resterait à l'échouage, il était de mon devoir d'en retirer tout ce que je pourrais » [*RC*, 87]).

Il n'y aurait là, en filigrane de cet exercice de survie, qu'une belle leçon de morale (article premier : ne rien gaspiller, éviter toute déperdition des forces et des ressources), si Robinson ne soumettait les dimensions les plus diverses de son expérience sur l'île à la même inclination accumulatrice et calculatrice. L'écriture du roman adopte trop souvent le mode de l'énumération pour que cette rhétorique marchant à l'économie n'indique pas, commune à l'auteur et au narrateur et peut-être au lectorat visé, une disposition d'esprit générale²². Énu-

21. Par nécessité et par vertu, Robinson pratique l'art du recyclage, son naufrage ayant déjà fait d'un *globe-trotter* oisif un besogneux sédentaire. Le recyclage des débris du vaisseau, raccommodés en « fabricats » divers, préfigure la transformation de Vendredi en esclave studieux ainsi que la rédemption des mutins. Seuls restes inassimilables : les reliefs des festins cannibales, enfouis par Vendredi sur la plage.

22. Joyce mettra la « taciturnité calculatrice » de Robinson au nombre des traits de « l'âme anglo-saxonne », avec « l'indépendance virile, la cruauté

mération d'atouts : « Trois choses relevaient mon courage : 1. une mer calme et unie ; 2. la marée montante et portant à la terre ; 3. le vent, qui tout faible qu'il était, soufflait vers le rivage » (*RC*, 80). Énumération de critères : « Je devais considérer plusieurs choses dans le choix de ce site : 1. la salubrité, et l'eau douce dont je parlais tout à l'heure ; 2. l'abri contre la chaleur du soleil ; 3. la protection contre toutes créatures rapaces, hommes ou bêtes ; 4. la vue de la mer » (*RC*, 91). Énumération et comptabilisation de cannibales tués (ou rescapés), et classés selon l'auteur, le mode et le lieu de leur mise à mort :

[...] Le compte des autres s'établit comme suit :
 3 tués à notre première décharge partie de l'arbre.
 2 tués à la décharge suivante.
 2 tués par Vendredi dans le bateau.
 2 tués par le même, de ceux qui avaient été blessés d'abord.
 1 tué par le même dans les bois.
 3 tués par l'Espagnol.
 4 tués, qui tombèrent çà et là de leurs blessures ou à qui Vendredi donna la chasse.
 4 sauvés dans le canot, parmi lesquels un blessé, sinon mort.
 21 en tout. (*RC*, 347-348.)

Énumération des forces mobilisables à l'encontre des marins en mutinerie :

Voici quel était l'état de nos forces pour l'expédition : 1. Le capitaine, son second et le passager ; 2. Les deux prisonniers de la première escouade [...] ; 3. Les deux autres, que j'avais tenus jusqu'alors dans ma tonnelle [...] ; 4. Les cinq élargis en dernier : ils étaient donc douze en tout, outre les cinq que nous tenions prisonniers dans la caverne comme otages. (*RC*, 397.)

Énumération enfin — pour s'en tenir à la première partie des aventures de Robinson, dont la suite ne dérogera pas à ce genre de calculs — des dons faits au « gouverneur » de l'île par le capitaine sauvé des mutins :

Premièrement il m'avait apporté un coffret à flacons d'excellentes eaux cordiales, six grandes bouteilles de vin de Madère, de la contenance de deux quarts, deux livres de très bon tabac, douze pièces de bœuf salé et six pièces de porc, avec un sac de pois et environ cent livres de biscuits.

Il m'apporta aussi une caisse de sucre, une caisse de fleur de farine, un sac plein de citrons, deux bouteilles de jus de limon

inconsciente, la ténacité, l'intelligence lente et pourtant efficace, l'apathie sexuelle, la religiosité pratique et bien équilibrée » (*op. cit.*, p. 1075). Hugo y ajouterait, quant à lui, la passion du journalisme : « Tel est le puissant et irréductible instinct anglais. Supposez une île déserte ; le lendemain de son arrivée, Robinson fait un journal, et Vendredi s'y abonne. Affichage illimité et colossal. » (« L'archipel de la Manche », *Les Travailleurs de la mer*, Paris, Gallimard, « Folio », 1980, p. 59.)

et une foule d'autres choses. Outre cela, et ce qui m'était mille fois plus utile, il ajouta six chemises toute neuves, six cravates fort bonnes, deux paires de gants, une paire de souliers, un chapeau, une paire de bas, et un très bon habillement complet qu'il n'avait que peu porté. En un mot, il m'équipa des pieds à la tête. (RC, 402.)

Ainsi, conditions, critères, pertes ou ressources humaines, présents, tout s'énumère pour Robinson/Defoe, tout se prête à écritures, où rien n'est saisi au-delà de la chose additionnable. Le « bilan » comptable des « biens » et des « maux » répartis en deux colonnes, dans lequel Robinson « dresse » peu après son arrivée dans l'île « un état de [ses] affaires » (RC, 102-103), prend, sous ce rapport, l'aspect d'une clé interprétative, ou plutôt d'une matrice rhétorique, procurant au discours du narrateur ses métaphores obsédantes et exprimant toute une vision du monde fondée sur la mise en balance des crédits (des « jouissances ») et des débits (des « misères »), avec la morale manichéenne et cependant volontariste qui l'accompagne en lui servant d'alibi (« que ceci demeure donc comme une leçon tirée de la plus affreuse de toutes les conditions humaines, qu'il est toujours en notre pouvoir de trouver quelques consolations qui peuvent être placées dans notre bilan des biens et des maux au crédit de ce compte » [RC, 103]). Par là ce roman, où chacun reconnaît à juste titre l'épopée complice d'une bourgeoisie en ascension, sent déjà la boutique : chaque chose à sa place (« je posai des tablettes et je fichai des clous sur les poteaux pour suspendre tout ce qui pouvait s'accrocher ; je commençai, dès lors, à avoir mon intérieur en assez bon ordre » [RC, 116]), à toute chose son entrée dans un catalogue fait ou à faire, à chacun de faire tourner et fructifier le stock engagé au départ (à son arrivée, Robinson « n'[a] rien sur [lui], qu'un couteau, une pipe à tabac, et un peu de tabac dans une boîte » [RC, 74] et rien en lui, ou presque, en fait d'habileté manuelle ; au moment de rembarquer, il lègue aux mutins graciés une île fortifiée et fertilisée, des troupeaux, des armes, des instructions, des manières de faire et de saines recommandations²³).

C'est au moment, expliquait Max Weber, où « l'ardeur de la quête du royaume de Dieu commençait à se diluer graduellement dans la froide vertu professionnelle » que « fit son apparition dans l'imagination populaire "Robinson Crusoé", l'*homo œconomicus* isolé, qui poursuit, par-dessus le marché, son œuvre

23. RC, 406. Avec le départ de Robinson commencerait alors une autre robinsonnade — à plusieurs, comme la formule en sera retenue par Verne et tant d'autres. Mais un autre roman aurait pu aussi bien s'écrire, symétrique du premier, celui d'une mutinerie continuée contre l'ordre établi, d'une dilapidation des ressources, d'un retour à la sauvagerie, à la pure dépense, et — qui sait? — d'une chute dans le cannibalisme.

missionnaire²⁴ ». Autant dire que le roman de Defoe, contrairement à l'opinion sociologique courante, constitue moins un texte d'escorte sociale, glorifiant sans arrière-pensée les vertus de l'esprit d'entreprise, de l'initiative privée, du travail et de l'effort légitimement profitable, qu'un texte déjà défensif, où les valeurs héroïques illustrées le sont pour faire écran aux médiocres et terrestres soucis hantant la conscience bourgeoise. Aussi prégnant soit-il, l'éthos protestant est débordé chez Defoe par l'esprit capitaliste. Sans doute Robinson ne cesse-t-il, en bon puritain, de fustiger « le mauvais usage de la prospérité » (*RC*, 60) et d'accabler ceux qui comme lui « sont atteints de cette plaie générale de l'humanité [...] de n'être point satisfaits de la position où Dieu et la nature les ont placés » (*RC*, 285), d'opiner néanmoins aux décrets de la Providence qui l'a « condamné à cet état de vie » (*RC*, 234) et d'adhérer humblement au destin qui est le sien (« nous sommes tous "comme l'argile entre les mains du potier, à qui nul vase n'a droit de dire : Pourquoi m'as-tu fait ainsi ?" » [*RC*, 307]) ; sans doute aussi ne cesse-t-il pas, en prêchant d'exemple par toute son histoire, de faire valoir combien l'entêtement à la besogne approche l'exercice spirituel et à quel point les fruits qu'on en retire sont autant de signes accumulables de sa propre élection : reste que cette prédication, parce qu'elle est trop appuyée, trahit qu'elle n'est qu'un trompe-l'œil. Trop lourde, elle laisse voir au moins qu'elle cache, à défaut de ce qu'elle cache.

L'une des litanies dans lesquelles se complait Robinson consiste à opposer l'inutilité de l'or et l'utilité des pauvres objets récupérés à bord des épaves ou dont le manque se fait cruellement sentir à l'homme isolé et dépourvu. Telle serait la leçon que notre jeune bourgeois écervelé, mais opportunément rappelé aux vraies valeurs, tirerait de son aventure : les choses valent par les besoins qu'elles satisfont, par les services qu'elles rendent, par les transformations pratiques auxquelles elles se prêtent, par le don désintéressé aussi qu'on en fait à d'autres. « En un mot, dit-il, la nature et l'expérience m'apprirent, après mûre réflexion, que toutes les bonnes choses de l'univers ne sont bonnes pour nous que suivant l'usage que nous en faisons, et qu'on n'en jouit qu'autant qu'on s'en sert ou qu'on les amasse pour les donner aux autres, et pas plus. » (*RC*, 196). Trouve-t-il dans un tiroir du bateau, à son dernier voyage, « la valeur au moins de trente-six livres sterling en espèces d'or ou d'argent », et voici qu'il l'invoque ironiquement : « — Ô drogue ! À quoi es-tu bonne ? Tu ne vaud pas pour moi,

24. Max Weber, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Plon/Presses Pocket, « Agora », 1990, p. 217.

non, tu ne vaux pas la peine que je me baisse pour te prendre ! Un seul de ces couteaux est plus pour moi que cette somme. Je n'ai nul besoin de toi ; demeure donc où tu es, et va au fond de la mer, comme une créature qui ne mérite pas qu'on la sauve. » (RC, 89.) Pieuse prise de conscience, quand bien même, « [se] ravis[ant] » aussitôt, Robinson enveloppe cet or avec d'autres objets et le serre dans sa réserve : la solitude a ses jouets, et quelques illusions à entretenir. L'antienne ne variera pas. L'argent conservé, « triste vilénie [restant] inutile », sera ensuite assimilé à un matériau stérile et pris de moisissure, dont on « donner[ait] volontiers une poignée pour quelques pipes à tabac ou un moulin à bras », voire « le tout pour six penny [*sic*] de semence de navet et de carotte d'Angleterre ou pour une poignée de pois et de fèves et une bouteille d'encre » (RC, 196). Tombe-t-il à bord du galion échoué sur un coffre plein de doublons et de lingots, le voici de nouveau qui accable sa vaine trouvaille : « pour l'argent, je n'en avais que faire : il était pour moi comme la boue sous mes pieds ; je l'aurais donné pour trois ou quatre paires de bas et de souliers anglais, dont j'avais grand besoin ». Là aussi, « [il porte] néanmoins cet argent dans [sa] caverne » et « l'y serr[e] comme le premier [qu'il avait] sauvé²⁵ ». Sur le cadavre d'un jeune marin noyé, il ne trouve « que deux pièces de huit et une pipe à tabac », laquelle, dit-il, « avait dix fois plus de valeur pour [lui] » (RC, 277-278). Plus tard encore, évaluant une fois de plus sa situation, il prend soin de nous dire « [qu'il] ne [fait] plus de cas ni plus d'usage de [son] or que les Indiens du Pérou avant l'arrivée des Espagnols » (RC, 287). Rien dans tout cela que de très compréhensible, et sans doute l'abjuration de l'or impie contribue-t-elle, ici, à l'illusion romanesque. En pareille situation, qui ne donnerait son argent par liasses pour un bon couteau suisse à plusieurs lames ? Fallait-il cependant insister à ce point ? Dans ce petit monde pris d'inflation, où l'or en barres s'échangerait bien contre une poignée de semences, où l'argent n'est que boue aux pieds comparé à une bonne paire de bas, la morale de l'usage tourne trop visiblement à la dénégation de l'échange, comme toute l'histoire de Robinson inverse en fable — Baudrillard voit juste et Marx n'en était pas dupe — l'économie politique bourgeoise.

Il n'en est que plus frappant de constater que l'une des figures très récurrentes du roman est précisément celle de

25. RC, 284. On ne se refait pas en effet : « Ce fut vraiment grand dommage, continue-t-il, que l'autre partie du navire n'eût pas été accessible, je suis certain que j'aurais pu en tirer de l'argent de quoi charger plusieurs fois ma pirogue ; argent qui, si je fusse jamais parvenu à m'échapper et à m'enfuir en Angleterre, aurait pu rester en sûreté dans ma caverne jusqu'à ce que je vinsse le chercher. »

l'échange. Le rapport entre les objets échangés peut être déséquilibré, prix exorbitant d'un côté, impérieuse utilité de l'autre, ainsi qu'on vient de le voir, mais la mise en rapport demeure, en vertu d'une grandeur abstraite, supérieure aux choses échangées ou dont l'échange est fantasmé, et qui s'accorde pleinement avec la mentalité comptabilisatrice à travers laquelle Robinson ne cesse pas de considérer son petit univers²⁶. L'utilité est toujours évaluée par lui, non en fonction du besoin sensible auquel elle répond plus ou moins efficacement, mais en fonction de son incommensurabilité avec ce qu'elle pourrait valoir économiquement. Même sur cette île déserte, où l'argent n'a pas cours, la valeur d'usage, autrement dit, reste prise dans la logique de la valeur d'échange, du moins postule celle-ci, soit qu'il s'agisse pour Robinson de projeter fantasmatiquement sa délivrance comme un retour au monde où les choses sont aussi, sinon d'abord, des marchandises, soit que l'ensemble de son roman se donne à lire comme le conte à dormir debout (et tous les contes, dans leur mensonge, disent la vérité) que la bourgeoisie montante attendait qu'on lui raconte pour moraliser sa quête du profit sans pour autant enrayer les mécanismes économiques et les dispositions mentales qui y président. Robinson n'est pas le jeune bourgeois auquel les choses font la leçon (vois combien nous sommes utiles et combien notre utilité n'a rien à voir avec le prix qu'on nous attribue en nous mettant en balance sur le marché d'où tu viens), Robinson est le jeune aventurier ambitieux, perpétuellement insatisfait, pressé en dépit des avertissements paternels de quitter la condition moyenne, que l'île rappelle à la raison bourgeoise et initie à la juste gestion des ressources, à la patience²⁷, à la saine prévoyance :

J'ai été dans toutes les circonstances de ma vie un exemple vivant de ceux qui sont atteints de cette plaie générale de l'humanité, d'où découle gratuitement la moitié de leurs misères : j'entends la plaie de n'être point satisfaits de la position où Dieu et la nature les ont placés. Car sans parler de mon état primitif et de mon opposition aux excellents conseils de mon père, opposition qui fut, si je puis l'appeler ainsi, mon péché originel, n'était-ce pas un égarement de même nature qui avait été l'occasion de ma chute dans cette misérable condition ? Si cette Providence qui m'avait si heureusement établi au Brésil comme planteur eût limité mes désirs, si je m'étais contenté d'avancer pas à pas, j'aurais pu être alors, j'entends au bout du temps que je passai dans

26. Ainsi, se rappelant la solitude ordinaire du planteur brésilien qu'il fut, Robinson souligne « combien tout homme devrait réfléchir que, tandis qu'il compare sa situation présente à d'autres qui sont pires, le Ciel pourrait l'obliger à en faire l'échange » (*RC*, 57).

27. Patience qui, comme le souligne Jacques Dubois dans sa lecture du roman en appendice à l'édition Babel, n'exclut pas une « passion » spécifique.

mon île, un des plus grands colons du Brésil : car je suis persuadé, par les progrès que j'avais faits dans le peu d'années que j'y vécus et ceux que j'aurais probablement faits si j'y fusse demeuré, que je serais devenu riche à cent mille moidores.

J'avais bien affaire en vérité de laisser là une fortune assise, une plantation bien pourvue, s'améliorant et prospérant, pour m'en aller comme subrécargue chercher des Nègres en Guinée, tandis qu'avec de la patience et du temps, mon capital s'étant accru, j'en aurais pu acheter au seuil de ma porte, à ces gens dont le trafic des Noirs était le seul négoce. Il est vrai qu'ils m'auraient coûté quelque chose de plus, mais cette différence de prix pouvait-elle compenser de si grands hasards²⁸ ?

Qu'il n'y a pas de nature extérieure au paradis bourgeois, telle est bien en définitive la leçon qu'administre à Robinson l'île où il échoua pour avoir cru le contraire (c'est bien là son « péché originel »). La leçon, certes, est trompeuse. Mais Defoe lui-même et ses lecteurs n'en ont cure : l'essentiel est sauvegardé, et comme vérifié par la fable, des croyances qui soudent une classe à ses valeurs. L'argent vilipendé, « terni et noirci », il suffira, quand on prendra congé de l'île, en l'emportant avec quelques « reliques » de la superstition naturiste (le bonnet en peau de chèvre, le parasol et le perroquet), de le « frotter » et de le « manier » quelque peu pour lui rendre son éclat (*RC*, 407) — et d'en faire le compte en y ajoutant, parmi d'autres, le produit et les intérêts immobiliers de la plantation au Brésil²⁹, avant de le remettre en circulation.

POST-SCRIPTUM

Il y a cependant un miracle Robinson : la séduction que continue d'exercer ce roman en dépit de l'idéologie qu'il véhicule. D'où vient que nous pouvons encore le lire dans l'aveuglement et l'illusion ? Est-ce parce que cette idéologie y est donnée à l'état brut et bien avant que ses effets tirent à conséquence, alors que la classe qui l'a secrétée n'est pas encore en position dominante ? Pour une part, peut-être. Mais c'est aussi que l'aventure surprenante de Robinson Crusoe de York, navigateur — ajoutons : chasseur, agriculteur, éleveur, oiseleur, architecte, charpentier, ébéniste, armateur, métallurgiste, artisan potier, viticulteur, bouilleur de cru, cuistot, mais aussi : océanographe, climatologue, ethnologue, stratège militaire, colonisateur et législateur, théologien à ses heures creuses, instituteur de Vendredi, dont il est également le directeur de conscience

28. *RC*, 285-286. On aura remarqué, dans cet examen de conscience, la prégnance des métaphores économiques et le fait que Robinson pratique le retour sur sa propre histoire comme une évaluation des profits virtuels qu'il a gâchés dans l'aventure.

29. *Robinson Crusoe*, Éditions Garnier-Flammarion, 1989, p. 336.

et le diététicien (plutôt le chevreau rôti que la chair humaine) —, résume à elle seule, bien au-delà des contours d'une classe, toute l'aventure humaine. Robinson se trompe, Defoe a raison : pour « condamné » qu'il soit à « une vie silencieuse », nul ne saurait être « retranché de l'humanité » (*RC*, 234). L'homme isolé n'existe pas, chacun de ses actes postule toute l'habileté de l'espèce. En chaque homme tous les hommes. Anthropologiquement parlant, c'est la vraie leçon de cette fable.